

ANOUK LE BERRE **ANAÏS BASSEUR**

Étudiantes en Master Études Interculturelles
Européennes – Université de Ratisbonne,
Université Clermont-Auvergne,
Universidad Complutense de Madrid

L'oraliture d'Haïti au Québec, de la chercheuse à la performeuse. Entretien avec Sara Del Rossi et Joujou Turenne

Joujou Turenne est née en 1961 en Haïti. Comme de nombreuses personnes, elle a fui avec sa famille la dictature Duvalier et s'est installée à Montréal, où elle a grandi et où elle continue de vivre. En tant que conteuse engagée, l'auteure fait partie des grandes figures de la diaspora haïtienne présente au Québec. Après avoir suivi des études littéraires dans son pays natal, la chercheuse, enseignante et traductrice d'origine italienne Sara Del Rossi s'est installée en 2016 en Pologne pour son doctorat et se spécialise dans l'oraliture haïtienne ainsi que les relations qu'entretiennent Haïti et le Québec. C'est ainsi que les chemins des deux intellectuelles se sont croisés pour la première fois. Étant donné que nous, Anouk Le Berre et Anaïs Basseur, nous intéressons aux études post- et décoloniales, nous avons choisi de suivre un séminaire, dirigé par la professeure Anne Brüske de l'Université de Ratisbonne, portant sur l'oraliture dans les Amériques francophones. L'opportunité de réaliser un entretien avec deux spécialistes aux parcours de vie variés nous est apparue comme une possibilité d'en apprendre plus sur l'oraliture mais également comme une occasion de lier le monde universitaire et artistique.

Quelles sont les personnes qui vous ont inspirée à être l'artiste que vous êtes aujourd'hui ?

Joujou Turenne : Après mes études de psychologie et de récréologie, j'ai voulu acquérir une expérience de terrain. C'est à cette période que j'ai fait la rencontre de plusieurs personnes qui sont en effet devenues des mentor·e·s. À Montréal, j'ai notamment rejoint une formation pour acteur·trice·s et j'y ai entre autres connu Pol Pelletier, une femme œuvrant dans le théâtre alternatif et dont les méthodes m'ont énormément inspirée. Je citerais également Cécile Gagnon, une très grande dame de la littérature québécoise. En ce qui concerne mon travail d'écrivaine, je me suis souvent basée sur la plume plurielle qu'employait Jacques Stephen Alexis, qui était écrivain mais également homme engagé. De plus, toutes celles et tous ceux que je nomme en introduction d'*Ayiti ! Chants de liberté* (2022) et de *Ti pingé* (2000) ont selon moi marqué leur temps.

Sara Del Rossi, vous avez grandi en Italie, qu'est-ce qui vous a motivée à vivre en Pologne ?

Sara Del Rossi : À l'époque où je cherchais à faire un doctorat, je travaillais en France au lycée de Rouen comme assistante de langue italienne. J'ai d'abord entrepris des recherches dans ce pays car il n'y avait pas encore énormément de possibilités de doctorat en Italie. Je n'ai pas été tout de suite couronnée de succès car mon projet n'était pas vraiment académique, surtout au niveau de la méthodologie. Ma méthode n'était pas « traditionnelle » car je voulais mettre l'accent sur la recherche de terrain avec des voyages à Miami, New York et en Haïti entre autres. Au bout d'un moment, une professeure française s'est montrée intéressée par ce que je proposais, c'est elle qui m'a dirigée vers un collègue de Varsovie, qui est par la suite devenu mon

directeur de thèse. Sur ses conseils, j'ai entrepris les formalités nécessaires puis suis partie pour la Pologne.

Quelles relations entretiennent Haïti et la Pologne, notamment dans le contexte de l'oraliture ?

Sara Del Rossi : Les deux pays partagent de nombreux événements tels que la Révolution haïtienne (1804). Environ 5 000 soldats, envoyés sur l'île par Napoléon Bonaparte, étaient polonais car l'empereur français avait déclaré vouloir aider le pays à acquérir un semblant d'unité nationale. Convaincus, plusieurs hommes se sont alors engagés au sein de sa Grande Armée et ont participé à une campagne militaire en Haïti (1802-1803). Selon la légende, ces soldats se retournèrent contre lui lorsqu'ils comprirent qu'ils partageaient le même combat que les populations haïtiennes. Pour être honnête, je pense plutôt que la majorité d'entre eux a préféré rester neutre. Aujourd'hui encore, il est possible de trouver en Haïti des descendant-e-s de ces soldats, en particulier dans le village de Cazale. Certain-e-s ont les yeux bleus ou des traits rappelant la physionomie polonaise. Un autre exemple d'hybridation culturelle entre Haïti et la Pologne : l'icône chrétienne de la Vierge de Czestochowa, représentant Marie de couleur noire. L'iconographie de cette Vierge, très probablement importée par les soldats polonais, a été empruntée par le vodou haïtien pour représenter Erzulie Dantor, *Iwa* de ce culte syncrétiste. Ces esprits sont souvent associés à l'iconographie chrétienne.

Comment le sujet de l'oraliture haïtienne est-il reçu par la population polonaise ?

Sara Del Rossi : Les rapports historiques et culturels entre ces deux pays sont relativement peu connus du grand public. Lors de mes interventions, quand je parle d'oraliture, les étudiant-e-s font preuve de curiosité puisque j'analyse d'autres genres que celui du conte. L'oraliture représente également le slam, très populaire en Pologne, notamment auprès des jeunes, avec certain-e-s qui connaissent le slam haïtien. Lors de ces interventions, je souhaite faire comprendre qu'il est possible d'effectuer une analyse littéraire des contenus présents sur les plateformes musicales comme Spotify ou Youtube. Nous avons tendance à l'oublier mais la littérature ne se réduit pas aux textes écrits.

Pourriez-vous nous en dire plus sur les termes d'oraliture et de transculturalité ?

Sara Del Rossi : L'oraliture englobe tout ce qui est transmis à l'oral. Dans les années 1970 est apparue une première définition du mot « oraliture ». Dans cette définition, une distinction s'est faite entre l'oraliture dite littéraire comme les contes, la *lodyans*, les proverbes, les devinettes, les mythes, les légendes et les fables et l'oraliture dite non littéraire comme les recettes artisanales et de cuisine. Même si ce patrimoine culturel continue à être transmis oralement de nos jours, il pourrait être amené à disparaître si l'utilisation de l'oral se perdait.

Dans mon ouvrage sur l'oraliture haïtienne (*Où va le kont ?*, 2022) et plus largement dans ma recherche, je me penche sur les échanges et les effets d'hybridation que prend l'oraliture comme genre littéraire dès qu'elle s'implante dans un autre pays. Redécouvrir ces genres de l'oralité, comme les contes, entraîne un changement

sur la façon dont les histoires sont amenées à leurs publics. Il faut en effet adapter les méthodes aux publics et à leurs habitudes. Dans ce sens, il y a des effets d'hybridation ainsi que des échanges entre les artistes issu·e·s de la diaspora haïtienne et les populations locales. Dans leur art, elles et ils utilisent des sources issues de cultures africaines et autochtones en plus des sources purement haïtiennes. C'est cette dynamique et ses potentielles évolutions que je trouve les plus intéressantes.

Quelles influences la diaspora haïtienne a-t-elle pu avoir au Québec ?

Sara Del Rossi : Au Québec, il y a eu une forte contribution à la Révolution tranquille (dans les années 1960 et 1970) de la part d'artistes et intellectuel·le·s haïtien·ne·s. Cet événement a totalement bouleversé la société québécoise à l'échelle sociétale et linguistique ainsi qu'au niveau de l'affirmation identitaire québécoise. Il y avait par exemple ces soirées dans ce restaurant, à Montréal, qui s'appelaient *Le Perchoir d'Haïti*, où les artistes haïtien·ne·s donnaient des lectures de leurs ouvrages. Elles et ils étaient la première génération d'artistes exilé·e·s au Québec en raison de la dictature. En arrivant au Québec, les Haïtien·ne·s exilé·e·s se retrouvèrent dans une lutte contre l'assimilation anglophone. Ce fut un choc culturel : le français était à Haïti la langue de l'oppression alors qu'il était au Québec celle de la liberté. Par la suite, des relations très fortes se sont nouées entre les artistes haïtien·ne·s et québécois·es. Ensemble, elles et ils ont réfléchi à une nouvelle forme de société transculturelle.

Joujou Turenne, vous vous définissez en tant que « nomade moderne », qu'entendez-vous par-là ?

Joujou Turenne : C'est la personne qui se promène d'un endroit à un autre que j'appelle « nomade moderne ». En ce qui me concerne, j'ai commencé à être nomade avant même d'être invitée en Haïti en tant qu'artiste. Je n'étais pas à l'aise à l'idée de venir en Haïti puisque nous avons dû partir précipitamment à cause du régime duvaliériste. Aujourd'hui, j'attends que le calme revienne dans le pays pour pouvoir y aller. Je ne dis pas que j'y « retourne » car je ne « retourne » nulle part. Notre voyage commence à notre naissance et se constitue de va-et-vient tout au long de notre vie jusqu'à notre mort. Je vois la mort comme notre ultime voyage.

Pour la rédaction de votre thèse, *Où va le kont ? Dynamiques transculturelles de l'oralité haïtienne*, publiée en 2022, vous avez rencontré beaucoup de grandes figures du conte haïtien. Comment avez-vous procédé pour votre travail de recherche, puisque vous vous basez principalement sur des supports oraux ?

Sara Del Rossi : Le travail de recherche a été compliqué. J'ai eu certains cas où j'ai dû me baser sur des articles de presse ou trouvés en ligne car aucun article purement scientifique n'existait sur le sujet. J'allais souvent dans les archives de médias quotidiens à Montréal et à Québec. Pour les sources plus pratiques, comme les performances des artistes, je trouvais beaucoup de vidéos en ligne ou j'en demandais directement aux artistes. Je comparais les contes avec la tradition trouvable dans les ouvrages ethnologiques comme ceux

de Rémy Bastien et je réalisais une analyse sémiotique structurale de l'ensemble.

Au fur et à mesure de mes recherches, je découvrais les caractéristiques du néo-conte. Par la suite, j'ai fait le même travail que plusieurs néo-conteur·euse·s mais de façon scientifique. Pour finir, j'ai tout simplement fait une analyse comparatiste entre conte traditionnel et néo-conte. J'ai rencontré la plupart des conteur·euse·s à la fin de mon doctorat pour non seulement avoir leur version mais également le résultat de mes recherches. Je me rendais à Miami, à New York, à Montréal, à Haïti, à Paris pour parler avec elles et eux. Parfois j'enregistrais ces échanges mais cette méthode s'est souvent révélée être un obstacle pour l'aboutissement d'une bonne conversation. Ces fois-là, je prenais des notes. Dans ma thèse, il n'y a ni entretien, ni interview car je n'ai pas voulu que les récits des artistes influencent mes analyses.

En parlant des points de vue des artistes, comment pensez-vous que votre travail de recherche a été perçu par d'une part elles et eux, d'autre part le grand public de façon générale ?

Sara del Rossi : Je ne connais pas vraiment l'opinion des artistes hormis celle de Joujou Turenne qui a été très positive. Je ne peux pas non plus estimer le sentiment du grand public au sens large car je ne me sens pas vraiment à l'aise pour le leur demander. De plus en plus d'universités sont intéressées par le sujet de l'oraliture. J'ai vraiment été honorée d'avoir été invitée par une université allemande, de venir à Ratisbonne et de recevoir des questions de la part d'étudiant·e·s s'intéressant à l'oraliture. L'un de mes objectifs est d'intéresser les jeunes à la littérature, qu'elle soit populaire ou canonique, et de faire comprendre qu'elle n'est ni

abstraite ni élitare. Elle est pour celles et ceux qui nous parlent tous les jours, à tous les niveaux scolaires. C'est pour cela que j'apprécie autant les spectacles de néo-conteur-euse-s, puisqu'elles et ils éveillent l'intérêt des enfants et des adultes pour la littérature.

Joujou Turenne, il est rare d'entendre un récit de petite fille *noire* qui ait réussi à utiliser l'autodérision pour s'intégrer dans une classe où il n'y a que des *blanc·he·s*. Il nous semble d'autant plus important pour les petites filles *noires* d'avoir des modèles qui leur ressemblent pour les aider à prendre confiance en elles.

Joujou Turenne : Par mon travail je cible tant les petites filles *noires* que les petits garçons *noirs*. Je vise d'abord les petites filles car elles sont pour moi les moins mises en avant mais, ne fût-ce que pour les générations à venir, je souhaiterais que tout le monde se donne la main. Quand j'entreprends ce travail de mémoire, je voudrais créer ce sentiment d'amitié mais je ne suis pas totalement idéaliste et ne ferme pas pour autant les yeux sur les problèmes du monde. Même si j'ai appris à manier l'autodérision pour me protéger et m'intégrer, j'ai bien dû apprendre à vivre sans et j'ai alors vu la puissance qu'elle peut avoir et la protection qu'elle m'a apportée dans ma vie. Cela m'a également ouvert les yeux sur les douleurs de la vie qui se juxtaposent à la beauté de celle-ci. D'un point de vue historique, il est important d'évoquer ces femmes marquantes dont je me dis l'héritière. À mon tour, je souhaiterais transmettre l'héritage que j'ai reçu au plus grand nombre possible de petites âmes.

Pouvez-vous nous parler d'un conte qui vous a particulièrement marquée en tant que chercheure ?

Sara Del Rossi : Si je ne devais nommer qu'un seul recueil de contes, ce serait sans aucun doute celui du *Roman de Bouqui* (1973) de l'ethnologue Suzanne Comhaire-Sylvain car c'est la première femme anthropologue d'origine haïtienne. Ce recueil m'a permis de m'intéresser au conte haïtien : pour mon mémoire de master, j'ai analysé ces histoires qui reprennent les figures de Bouqui et Malice, certainement les personnages les plus célèbres de la culture haïtienne. Malice est souvent représenté comme l'esclave rusé qui a su échapper à son destin et qui a lutté contre les colons à l'époque des plantations alors que Bouqui est son collègue un peu idiot et simple d'esprit. Mon intention ici était de renverser les rôles : j'ai en effet voulu montrer que l'auteure insiste dans l'introduction de son ouvrage sur le fait que Malice est peut-être plus méchant que le colon lui-même. Ce dernier représente en effet le citadin qui abuse psychologiquement et économiquement des paysan-ne-s, ici représenté-e-s par Bouqui. Au début de son livre, l'ethnologue utilise le style très objectif du conte mais elle le modifie au fur et à mesure de son récit pour en arriver à un style beaucoup plus subjectif et se permettre des commentaires sur le rôle des personnages qui font de cet ouvrage un recueil de néo-contes.

Votre livre *Ayiti ! Chants de liberté* m'a énormément émue. J'ai beaucoup apprécié la nomination de personnalités historiques, artistiques, politiques marquantes comme Fatou Diome, Patrice Lumumba ou encore Maryse Condé. Quelle était l'intention de cette démarche ?

Joujou Turenne : Bien que je ne sois pas historienne, dans ce livre, je rapporte l'Histoire d'Haïti et dois y rajouter ma touche personnelle. J'ai voulu me raconter non seulement pour prendre la parole mais aussi pour la donner à autrui. Si j'ai cité ces noms, c'est parce que je souhaitais donner un coup de projecteur et ainsi rendre hommage à ces personnalités de l'ombre qui ont nourri mon imaginaire et ma confiance. Derrière cette démarche, je voulais également exprimer une forme de reconnaissance envers celles et ceux qui m'ont précédée. Par exemple, le parcours de Nelson Mandela m'a tellement inspirée que j'en ai écrit un livre de vulgarisation pour les jeunes afin de faire connaître son histoire ainsi que le contexte historique de l'indépendance de l'Afrique du Sud. Écrire ces livres a représenté pour moi une contribution à la création de nos mémoires collectives. C'est également le fait de dire « honneur, respect », la forme de salutation usuelle en Haïti. L'un·e dit « honneur », l'autre répond « respect ». Cela montre l'importance de l'honneur et du respect dans cette culture.

abstract

L'oraliture d'Haïti au Québec, de la chercheuse à la performeuse : entretien avec Sara del Rossi et Joujou Turenne

The following interview explores the theme of Haitian *oraliture* through the dual perspectives of Poland-based Italian researcher Sara Del Rossi and Haitian-Quebecois author and performer Joujou Turenne. Drawing on Del Rossi's academic work on *oraliture* as well as Turenne's artistic practice, the interview brings their viewpoints into dialogue and highlights questions of transculturality, French-language literature of the Americas, and the Haitian diaspora in Quebec.

keywords

Haitian tales, Haitian diaspora in Quebec, Francophone literature of the Americas, oral tradition, transculturality

mots-clés

contes haïtiens, diaspora haïtienne au Québec, littérature francophone des Amériques, tradition orale, transculturalité

anaïs basseur

Diplômée du master binational franco-allemand en Études interculturelles européennes des universités de Clermont-Ferrand et de Ratisbonne, Anaïs Basseur, actuellement à la recherche d'un premier emploi dans le secteur des relations internationales, a souhaité reprendre la littérature et a notamment voulu découvrir le genre de l'oralité à l'occasion d'un cours intervenant dans le cadre de ses études.

anouk le berre

Anouk Le Berre est actuellement étudiante du master binational germano-hispanique en Études interculturelles européennes des Universités de Ratisbonne et de Madrid. Elle a suivi une formation pluridisciplinaire en études culturelles, politiques ainsi que sociologiques, avec un intérêt particulier pour les processus décoloniaux et l'intersectionnalité. Anouk Le Berre s'intéresse spécialement aux politiques culturelles, et plus précisément à la démocratisation culturelle ainsi qu'à la valorisation de productions culturelles et artistiques issues de groupes marginalisés.